

VÍCTOR DEL ÁRBOL

Toutes les vagues  
de l'océan

roman traduit de l'espagnol  
par Claude Bleton

*ACTES SUD*



*À mon père et à nos murs de silence.*



*Les louves aussi sont des mères.*

ANTONIO REYES HUERTAS,  
*Cuentos extremeños, 1945.*

*“Toute vérité est simple.” N'est-ce point là un mensonge au carré?*

FRIEDRICH NIETZSCHE,  
*Le Crépuscule des idoles, 1888.*



## PROLOGUE

*Début octobre 2001*

Après la pluie, le tracé du paysage était plus accusé et les couleurs de la forêt plus violentes. Le va-et-vient des essuie-glaces semblait moins désespéré qu'à la sortie de Barcelone, une heure auparavant. Au loin, on voyait les montagnes qui maintenant, à la nuit tombante, n'étaient plus qu'une forme obscure. Le jeune homme conduisait avec prudence, attentif à la route qui se rétrécissait virage après virage, à mesure qu'il prenait de l'altitude ; les bornes en béton qui délimitaient la chaussée n'étaient pas une protection très efficace contre l'impressionnant ravin qui s'ouvrait sur sa droite. De temps en temps, il regardait dans le rétroviseur et demandait à l'enfant s'il n'était pas malade. Le petit, à demi assoupi, secouait la tête, mais il était tout pâle et avait en permanence le front collé à la vitre.

— On est bientôt arrivés, dit le jeune homme pour lui redonner courage.

— J'espère qu'il ne va pas vomir, la sellerie est toute neuve.

La voix rauque de Zinoviev ramena l'attention du conducteur sur la route.

— Il a tout juste six ans.

Zinoviev haussa les épaules. Sa grosse paluche tatouée d'une araignée, comme celle qui lui couvrait la moitié du visage, prit une cigarette et l'allume-cigare du tableau de bord.

— La sellerie n'a que trois ans et je n'ai pas fini de la payer.

Le regard du jeune homme se posa furtivement sur le téléphone portable qui était sur le tableau de bord. Par précaution

il l'avait mis sur silencieux, mais il était trop près de Zinoviev. Si l'écran s'éclairait, Zinoviev le verrait.

La route s'achevait sur un sentier bordé d'arbres qui donnait sur la vallée. On appelait ce coin le Lac, mais en réalité il s'agissait d'un petit barrage qui alimentait une centrale électrique construite dans les années 1940. En été, les touristes venaient passer une journée en pleine nature. Au fil des années, on avait amélioré les accès, construit un petit hôtel avec une toiture en ardoise et une façade en pierre, une aire de jeux avec des balançoires, et une cafétéria. Mais en octobre la guérite du garde forestier était fermée, il n'y avait plus de randonneurs à servir dans le petit préfabriqué surmonté d'une pub de Coca-Cola et les chaises en plastique empilées à côté de la porte grillagée étaient l'image même de la tristesse.

Le jeune homme se gara si près du rivage que les roues avant effleurèrent l'eau. Il coupa le moteur. Côté nord, il y avait une clôture avec de grandes affiches du ministère du Développement, derrière laquelle se trouvaient des véhicules de chantier. On allait assécher le lac pour construire un lotissement de grand standing. Un dessin du projet présentait des maisons accolées avec piscine, longeant un grand terrain de golf. On avait déjà débroussaillé et balisé la forêt sur le rivage, les troncs étaient entassés au milieu des ferrailles et de montagnes de ciment et de sable. On n'entendait rien, hormis les hululements du vent qui secouait les sapins de la rive, et les battements intermittents d'un volet mal fermé de l'hôtel. La pluie tombait sur le lac et se dissolvait en douces ondes. Tout semblait irréel.

Zinoviev ouvrit la portière. Le jeune homme allait en faire autant, mais il l'en empêcha :

— Toi, tu attends ici.

— Il vaudrait mieux que je t'accompagne. Le gamin n'a confiance qu'en moi.

— Je t'ai dit d'attendre ici.

Zinoviev ouvrit la portière arrière et demanda à l'enfant de sortir. Il essayait d'être aimable, mais il n'était pas habitué à ce genre de subtilités. En outre, sa voix et son visage tatoué inspiraient la peur et le petit se mit à pleurer.



— Il ne va rien t'arriver. Suis-le, dit le jeune homme avec un sourire forcé.

Il regarda Zinoviev le prendre par la main et longer la surface grisâtre du lac. L'enfant se retourna vers la voiture et le jeune homme lui fit un signe rassurant. À travers les battements de l'essuie-glace, il entrevit la passerelle en bois et le mirador. Il faisait presque nuit. Désobéissant à Zinoviev, il descendit de voiture. Les feuilles mortes crissaient sous ses pieds, l'humidité transperçait ses semelles et remontait le long du corps. Au mirador, il vit le dos large et musclé de Zinoviev. Il avait les mains dans les poches et une spirale de fumée bleutée flottait sur ses épaules. Il se retourna lentement et regarda le jeune homme d'un air mécontent.

— Je t'avais dit d'attendre dans la voiture.

— On n'est pas obligé de le faire, il y a sûrement une autre solution.

Zinoviev ôta la cigarette de sa bouche et souffla sur la braise.

— C'est déjà fait, dit-il en se dirigeant vers la voiture.

Le jeune homme s'approcha du bord. L'eau tranquille du lac avait la teinte du laiton. "Viens, lui disait cette obscurité, viens, et on oublie tout."

L'enfant flottait, à plat ventre, comme une étoile de mer, et les gouttes de pluie, par millions, effaçaient son corps qui coulait doucement.

Huit mois plus tard, Zinoviev se concentrait sur sa respiration. Il aimait courir le matin, huit ou dix kilomètres à un rythme soutenu, encouragé par la musique (ce jour-là, *Casse-noisettes* de Tchaïkovski) qu'il écoutait dans ses oreillettes. Son esprit était traversé par des pensées impossibles à traduire en phrases précises. Il imaginait tous les hommes qu'il aurait pu être, s'il n'avait pas été ce qu'il était.

C'était la faute des araignées. La peur la plus secrète de Zinoviev avait ses racines dans un sous-sol de son enfance : une cave froide, pleine de toiles d'araignées. Ces petites bestioles colonisaient l'obscurité par milliers. Il pouvait les sentir sur ses jambes, ses bras, son cou, sa bouche. Il était inutile de chercher

à s'en débarrasser, leurs pattes palpaient sa peau comme autant de doigts velus qui voulaient le prendre au piège de leur soie visqueuse. Si ce sous-sol n'avait pas existé, il serait sans doute devenu un autre homme. Il avait appris à vaincre ses peurs, à en faire une forteresse. Se tatouer ces araignées était une profession de foi : ce qui ne te tue pas te rend plus fort.

La dernière étape de la course était la plus exigeante. En devinant la maison dans la brume, il serra les dents et accéléra. Derrière la clôture, il entendit l'aboïement rauque et familier de Lionel, son dogue argentin.

“Pas mal, pas mal du tout”, se dit-il en reprenant son souffle et en arrêtant son chronomètre au poignet. Les battements affolés de son cœur reprirent peu à peu un rythme normal. Il ouvrit la petite porte de la propriété et lança un coup de pied amical à Lionel. Le dogue était encore mal en point. Un foutu american staffordshire terrier lui avait presque arraché l'arrière-train lors du dernier combat. Zinoviev caressa la tête carrée, les mâchoires puissantes. Il devrait s'en débarrasser, à quoi diable pouvait servir un chien de combat qui ne pouvait plus se battre ? Mais il avait de l'affection pour lui.

— Alors, qu'est-ce que tu me racontes, vieux guerrier ? On a eu de la visite aujourd'hui ?

Il s'assit sur la marche devant l'entrée et prit son paquet de cigarettes dans sa poche revolver. Il adorait en fumer une, même avant que les battements aient repris leur rythme normal. Le tabac envahissait les poumons comme une avalanche. Il épongea la sueur avec la manche du jogging et lança une lourde bouffée de fumée. Il avait eu une bonne idée en louant cette maison isolée, au milieu d'une gravure bucolique et pastorale. Même du haut du mirador de la colline, on ne pouvait soupçonner son existence, au milieu des pinèdes. Et si une âme égarée s'approchait de la clôture, Lionel savait la convaincre de continuer son chemin. Et si cela ne suffisait pas, il appelait à la rescousse le bon vieux Glock qu'il planquait derrière la télévision.

Il enleva ses chaussures de sport boueuses et avança sur le parquet grinçant. La cheminée répandait sa chaleur qui s'infiltrait sous ses chaussettes humides. Il alluma la télé et sourit

en voyant la chaîne de dessins animés. Il apprenait l'anglais avec les séries de Walt Disney, mais à vrai dire, il aimait cette souris géante. Chaque fois qu'il la regardait, il était étonné d'avoir eu un jour huit ans. Il y avait très longtemps. Trop. Il alla à la cuisine se préparer un milk-shake à base de protéines et d'hydrates de carbone. On entendait toujours la télévision.

Soudain, il perçut le grognement sourd du chien. Il recula de quelques pas et jeta un coup d'œil. Il avait oublié de refermer la porte. Le chien grondait, le dos hérissé, les pattes bien campées sur le sol, face à la clôture.

— Que se passe-t-il, Lio... ?

Le premier coup de feu explosa le poitrail de l'animal, qui sauta en l'air en poussant un gémissement guttural, et retomba lourdement sur le côté. Un coup de feu assourdissant, d'un canon scié, presque à bout portant. Il ne vit pas que Mickey venait d'offrir un bouquet de fleurs à Minnie. Il s'empara de son pistolet et pivota sur place. S'il n'avait pas hésité, il aurait réussi à viser avec quelque chance de réussite. Mais pendant quelques dixièmes de seconde, il resta figé, bouche bée, presque plaintif.

— Toi ?

Il ne reçut en retour qu'un regard froid. Un regard qui annonçait sans l'ombre d'un doute ce qui allait arriver. Quand Zinoviev voulut réagir, il avait déjà reçu la culasse du fusil en plein front.

Combien de dénouements un homme peut-il connaître ? Autant qu'il peut en imaginer. Les pires prémonitions traversèrent l'esprit de Zinoviev quand il rouvrit les yeux, une capuche en laine plaquée contre son visage. La laine lui rentrait dans la bouche et l'étouffait. La capuche puait la sueur. Il sentit une forte odeur sur les épaules et les mains. On l'avait déshabillé, on lui avait passé les menottes dans une posture antinaturelle, et il était attaché à un pilier ou à une poutre. Ses poignets supportaient tout le poids de son corps et ses pieds touchaient à peine le sol humide. Suspendu comme une saucisse, il sentait ses fibres musculaires claquer et le métal des menottes lui scier la chair.

— Tu n’aurais pas dû le tuer. C’était un gamin inoffensif.

Cette voix dans la nuque de Zinoviev le raidit, comme si une barre de fer lui transperçait les vertèbres. Il se mit à transpirer et à trembler. Le pire n’est jamais acquis. Il frissonna en sentant un objet froid et pointu s’enfoncer dans son dos. Un couteau.

— Combien de fois as-tu distillé ton venin jusqu’à présent ? Tu les paralyse d’abord et tu leur en fais voir de toutes les couleurs ?

“Contrôle-toi. Contrôle-toi. Il cherche juste à te flanquer la frousse.” Zinoviev s’accrochait à cette idée. Le premier coup de machette le sortit de son erreur. Un coup rapide, entre les côtes. Il serra les dents. “Ne crie pas. Ce n’est que de la douleur.”

— Les innocents n’ont pas peur des monstres. Tu le savais ? Les enfants n’ont pas peur de la méchanceté.

Zinoviev sentit le fil de la machette descendre sur sa clavicule, vers son téton.

— J’aimerais que ça dure longtemps. Fais-moi le plaisir de ne pas mourir tout de suite.

Zinoviev comprit que sa mort allait être atroce, comme s’il retournait au sous-sol de son enfance où les araignées l’attendaient. Par millions.

Il résista autant qu’il put. Mais il finit par pousser un hurlement que personne n’entendit.

Laura regardait les bouts de bois ensablés, les bouteilles en plastique et les ordures où les mouettes furetaient avec la frénésie des vautours sur la charogne. La houle de la nuit avait apporté des tas de cochonneries sur le rivage. Ce n’était pas une image très bucolique, mais elle aimait cette nudité du paysage, elle la préférait à l’agitation estivale avec ses parasols et ses avions publicitaires survolant sa terrasse comme de grosses mouches importunes.

Il dormait toujours, emmêlé dans les draps. Elle s’assit au pied du lit et le regarda pendant quelques minutes. Lui avait-il dit son nom ? Sans doute, mais elle l’avait oublié avant même de l’entendre.

Elle n’avait pas encore les idées très claires : elle avait picolé toute la soirée, il avait foncé droit sur elle, comme ces prédateurs

qui repèrent d'un simple coup d'œil leur proie au milieu d'un troupeau. Son dernier souvenir, c'était qu'ils avaient baisé devant un distributeur automatique. Il avait cassé la fermeture du soutien-gorge et lui avait mordu un téton. Ils avaient continué dans le taxi, jusqu'ici. Sur la table de nuit, il y avait des restes de cocaïne. Et l'alliance. Elle l'enlevait toujours quand elle s'envoyait en l'air. Elle n'avait pas de raison de le faire, Luis l'avait quittée, mais elle ne s'était pas encore habituée à son absence.

Elle avança le pied et secoua le mollet du beau dormant. Il ne broncha pas, mais émit un gémissement de bébé qui bavait dans les draps. Il puait le sperme sec. À en juger par les éraflures dans le dos, il avait dû être un bon coup. Dommage de ne se souvenir de rien.

— Eh, Adonis, tu as sûrement un endroit où aller ronfler, moi j'ai des trucs à faire.

Il esquissa un sourire sans ouvrir les yeux et tendit la main, essayant de saisir Laura par le poignet, mais elle se dégagea de ses doigts incertains. Une erreur par nuit, c'était suffisant. Elle décida de lui accorder une prolongation, le temps d'une douche. Elle s'enferma dans la salle de bains, ouvrit le robinet, enleva son tee-shirt et sa culotte devant la glace. Elle avait un aspect lamentable, pas seulement parce qu'au-delà d'un certain âge les excès se paient plus cruellement qu'à vingt ans. La façon qu'avaient ses yeux de la regarder était celle d'une défaite beaucoup plus dévastatrice que le sexe avec des inconnus, l'abus d'alcool ou de drogue.

— Je peux entrer ? J'ai une folle envie de pisser...

Laura ouvrit la porte de la salle de bains et s'effaça. Elle remarqua l'érection du mec et n'éprouva aucun désir, juste une légère nausée.

— Assieds-toi pour pisser. Je ne veux pas que tu arroses les waters avec ton tuyau.

C'était bizarre de partager l'hygiène intime, WC, excréments, avec un homme qui n'était pas Luis. Quand ils s'étaient mis ensemble, elle avait été choquée de sa manie de s'enfermer dans les toilettes pour déféquer. Elle se moquait bien de le voir assis, le caleçon sur les chevilles, mais il trouvait cela gênant, comme si cette image de lui n'était pas compatible avec les week-ends

au ski, les dîners dans les restaurants de luxe, les soirées au Liceo ou les coïts sur le catamaran amarré dans la baie de Cadaqués. Luis n'avait jamais compris qu'il n'avait pas besoin d'être l'homme parfait pour qu'elle l'aime. De fait, maintenant elle était sûre que c'étaient ses faiblesses, justement, qui l'avaient incitée à rester avec lui pendant tant d'années.

L'inconnu comprit que les yeux gris de Laura ne le regardaient pas. Il était temps de ramasser ses fringues et de se tirer avant que l'amertume qui affleurait sur ces jolies lèvres ne déclenche le pire.

— Je m'habille et je me tire.

— C'est une bonne idée.

Laura entra sous la douche et tira le rideau à fleurs. Elle tenait à peine sur le rectangle carrelé, et pourtant ils s'étaient bien débrouillés la veille au soir pour y tenir tous les deux. Leurs quatre mains étaient imprimées sur les carreaux. L'estomac encore retourné, elle effaça ces empreintes et ouvrit le robinet.

Elle sortit de la salle de bains avec l'espoir de se retrouver seule, mais il était toujours là. La tenue de soirée, chemise noire et brillante, cintrée, pantalon de cuir qui moule le paquet, était incongrue à la lumière du jour. Il fouinait dans le coin du salon qui servait de bureau à Laura.

— Hier soir, tu ne m'as pas dit que tu étais flic.

Au milieu des livres, il y avait une photographie encadrée avec la sous-inspectrice Laura Gil en grand uniforme, et dans un angle était accrochée une décoration du mérite policier.

— Je n'ai sans doute pas dû dire grand-chose, répondit Laura, mécontente de voir ce type fourrer le nez dans ses affaires.

— Tu n'as pas dit non plus que tu es mariée, ajouta-t-il en montrant sa photo de jeune mariée.

Le temps du verbe se colla à la peau de Laura comme une saloperie. Elle faillit sourire en voyant comme ils étaient jeunes, tous les deux. Luis en smoking et nœud papillon en velours, elle en belle robe de tulle bleue sans voile, mais avec une longue et très belle traîne. C'était une autre époque.

— Il serait temps que tu partes. Tout de suite.

L'inconnu hochait la tête, vaguement déçu. Il fit mine de caresser le cou encore humide de Laura, mais elle le retint d'un

regard sans équivoque. Il n'y avait rien à faire. Le type serra les dents, blessé dans son orgueil. Il tendit ses biceps sous sa chemise, gonfla la poitrine comme s'il voulait montrer ce qu'elle allait perdre, et se dirigea vers la porte. Mais avant de sortir, il lui lança un coup d'œil chargé d'ironie.

— Tu devrais te faire aider, sous-inspectrice. Tu baisses comme les mantes religieuses. Tu n'as pas l'air très centrée, et les gens comme toi sont supposés protéger des gens comme moi. En tant que citoyen, ça m'inquiète.

Laura se retint de plier en deux ce corps musclé d'un bon coup de pied dans les couilles.

— Si je baise comme une mante religieuse, tu devrais me remercier de ne pas t'avoir coupé la tête. Et toi, tu devrais pratiquer un peu plus. Il y a des méthodes pour dominer l'éjaculation précoce, tu es au courant ?

Une fois seule, elle ouvrit l'armoire, à la recherche d'un truc propre à se mettre. Les vêtements de Luis avaient disparu, polos, chemises d'été, bermudas qu'il mettait le week-end, mocassins et tong. Les cintres en plastique étaient une métaphore des espaces que Laura ne savait comment remplir. Elle enfila un tee-shirt à manches longues de Nirvana et par-dessus un pull en coton à col en V, puis elle mit un CD dans le lecteur. Le début de la *Symphonie "Pathétique"* retentit comme un virus qui contamine l'air.

On frappa à la porte.

— Que veut-il encore, cet imbécile ?

Elle ouvrit, prête à montrer à ce type qu'elle pouvait être très désagréable quand on lui cassait les ovaires, mais elle se retrouva nez à nez avec un visage très différent de celui auquel elle s'attendait.

— Je viens de croiser un drôle d'énergumène. Il descendait l'escalier en crachant des insultes que tu n'oserais même pas écouter. Je ne sais pas ce que tu lui as fait ou pas fait, mais il était très remonté.

Alcázar était adossé au mur et souriait avec son air perpétuellement ironique. Laura fronça les sourcils, contrariée.

— Un connard parmi d'autres. Qu'est-ce que tu fous ici ?

Elle aimait bien Alcázar. Sa grosse moustache grise de maréchal qu'il n'avait pas retailée depuis cinquante ans lui inspirait

confiance, malgré sa désagréable habitude de la sucer avec sa lèvre inférieure quand il était pensif. Quand il tordait sa bouche, sa moustache bougeait, de droite à gauche, et ne découvrait jamais complètement les dents.

— Tu ne me laisses pas entrer ? demanda Alcázar en regardant par-dessus l'épaule de son élève la plus brillante. Au fond, il vit des vêtements par terre, des traces de cocaïne sur le verre d'une petite table, des bouteilles vides.

— Tu ne tombes pas au bon moment.

Alcázar hochait la tête, sortit un cure-dent et le mit entre ses lèvres.

— Avec la musique que tu écoutes, ça ne m'étonne pas. Ça s'appelle comment ? Invitation au suicide ?

Laura secoua la tête.

— Tu devrais écouter autre chose que des boléros et des rancheras. Et tu ne pourrais pas t'arrêter de te triturer les gencives avec ça ? C'est dégoûtant.

— Je suis gênant et dégoûtant de la tête aux pieds. Voilà pourquoi on va me mettre à la retraite. Les vieux, c'est comme ça. Des points noirs et de gros nuages sur l'horizon des jeunes et de leurs vaines illusions.

— Ne sois pas cynique. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Alcázar se débarrassa de son cure-dent.

— J'ai repéré une buvette de l'autre côté de la crique. Ils font des prix pour les petits-déjeuners.

— Je n'ai pas faim, protesta Laura.

Mais Alcázar l'interrompit en levant l'index. Un geste qu'il utilisait au commissariat pour s'imposer quand les discussions devenaient interminables et l'énervaient. Il levait l'index et c'était la fin de la démocratie.

— J'ai réservé nappe, chandelles et fleurs. Je t'attends sur la plage dans cinq minutes.

Le vent secouait un store délavé. L'intérieur de la buvette sentait le matériel de pêche mal entretenu. Il n'y avait personne, à l'exception du patron, qui avait l'air de s'ennuyer ferme et qui lisait le journal, accoudé au comptoir. En les voyant entrer, il eut



l'air contrarié. Alcázar commanda un café, Laura rien du tout, elle avait mal à la tête et l'estomac retourné. Elle avait eu beau se laver les dents comme si elle voulait les arracher, les relents de cointreau persistaient au fond de la gorge. Alcázar commanda pour elle un sandwich au fromage et un Coca-Cola light.

De leur place, on voyait en partie la plage et les rochers de la falaise. Les mouettes surfaient sur les courants d'air. Elles planaient, affranchies de toute gravité, ou repliaient les ailes et se lançaient en rase-mottes sur la crête des vagues grises.

— Comment as-tu pu dénicher un endroit pareil ? Il est déprimant, lança Alcázar.

Lui, c'était un homme des villes, des foules, des odeurs d'essence et de la pollution.

Laura aimait la mer, car elle pouvait disparaître à l'horizon rien qu'en le regardant.

— Cet endroit est aussi bien qu'un autre. Pourquoi es-tu là ? Tu voulais t'assurer que je ne fais pas de bêtises ?

Le patron apporta les consommations et les posa sur la table sans ménagements. Alcázar croisa les doigts, comme s'il allait bénir le sandwich au fromage que Laura n'avait même pas l'intention d'entamer.

— Zinoviev est mort. Plus que mort, dirais-je. On l'a bien travaillé, plus que bien, avant de l'expédier.

Laura pâlit. Elle enleva la croûte du pain sans prendre garde à son geste.

— C'était comment ?

— Désagréable. Très désagréable. On l'a dépecé vivant, par petits bouts. On lui a coupé les couilles et on l'a obligé à les avaler.

— Je ne peux pas dire que je le regrette. En réalité, j'aurais plutôt envie de crier de joie.

Le regard sceptique d'Alcázar mit Laura mal à l'aise, comme lorsqu'elle était nouvelle et que son chef lui offrait un des bonbons du pot en verre posé sur son bureau. Elle détestait ces bonbons, presque toujours rances, qui restaient collés au papier d'emballage, mais si Alcázar hochait la tête, elle était bien obligée de sourire, d'en mettre un dans la bouche et de le garder sous la langue jusqu'à ce qu'elle ressorte du bureau et le

recrache en cachette. L'amertume durait des jours. Mais quand elle retournait dans son bureau, elle en acceptait un autre.

— Tu voulais que je dise quoi ? Ce fils de pute a tué mon fils.

— Nous n'en avons pas la preuve. Nous ne l'avons jamais eue.

Alcázar trouvait ses propres paroles pénibles et obscènes.

Laura serra les dents et regarda son chef avec une expression indéchiffrable.

— Mais nous savons tous les deux qu'il l'a fait.

— On s'en moque, de ce qu'on sait, si on ne peut pas le prouver.

— Il y a quelques décennies, les preuves, tu t'en moquais.

Alcázar encaissa le coup froidement. Il but son café posément, en y trempant le bout de sa moustache.

— Les temps ont changé. Nous ne sommes plus dans les années 1970.

Laura tremblait, comme si elle avait une crise de malaria.

— Bien sûr ; toi tu aimais flanquer la frousse aux petits enfants. Ce n'était pas trop difficile de leur arracher des aveux, n'est-ce pas ?

Alcázar soutint son regard.

— Il est entendu que la démocratie a été inventée pour que des types dans mon genre s'abstiennent désormais de faire ce qu'ils faisaient. Tu devrais le savoir mieux que quiconque.

Un silence tendu s'installa entre eux, Alcázar était visiblement gêné.

— Désolée, dit Laura, le regard absent, tourné vers la plage.

Elle vit son fils de six ans courir sur le rivage, poursuivi par Luis. Elle vit un autre temps, huit mois plus tôt, un temps qui avait disparu, comme s'il n'avait jamais existé.

— Tu es venu m'arrêter ?

Alcázar respira un grand coup, comme s'il se décidait à plonger dans un tonneau d'eau glacée. Sans hésiter.

— Je veux que tu me dises si c'est toi. Je peux t'aider, mais j'ai besoin de le savoir.

Laura se débarrassa doucement du regard de son chef.

— C'est normal que tu me soupçonnes. Tout à fait normal, murmura-t-elle.

— J'ai l'impression que tu ne comprends pas. Zinoviev était menotté, et attaché à une poutre. Des menottes de policier. Les tiennes. Il avait aussi une photographie de ton fils Roberto plantée dans le cœur avec un pistolet à clous.

Laura frémit et planta les ongles dans la nappe en papier, comme si elle avait pu arracher les yeux noirs de Zinoviev de l'intérieur, les arracher à ses cauchemars. Elle se leva avec difficulté et dut se rattraper à la table.

— Si tu crois que c'est moi, tu sais ce qui te reste à faire.

— Ne fais pas de bêtises, Laura.

— Tu vas m'arrêter ?

— Moi ? Non. Mais à l'heure qu'il est, il y a sans doute déjà une patrouille devant la porte de ton appartement.

Elle le regarda, comme si toute sa vie venait de lui échapper, et que seul l'air soutenait encore son corps vidé.

— Je n'ai pas l'intention d'aller en prison.

Alcázar redressa sa moustache.

— Moi, je crois que tu vas devoir te faire à cette idée. Je ne vais pas t'empêcher de sortir. Je n'ai pas mis les pieds ici, tu as compris ?

Oui. Elle avait très bien compris.

